

Michael Falser, Monica Juneja (dir.), *Kulturerbe und Denkmalpflege transkulturell. Grenzgänge zwischen Theorie und Praxis*

Bielefeld : transcript Verlag, Architekturen, 2013, 370 p., 34,80 €

Hélène Ivanoff



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ifha/7662>

DOI : 10.4000/ifha.7662

ISSN : 2198-8943

Éditeur

IFRA - Institut franco-allemand (sciences historiques et sociales)

Référence électronique

Hélène Ivanoff, « Michael Falser, Monica Juneja (dir.), *Kulturerbe und Denkmalpflege transkulturell. Grenzgänge zwischen Theorie und Praxis* », *Revue de l'IFHA* [En ligne], Date de recension, mis en ligne le 15 décembre 2013, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/ifha/7662> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ifha.7662>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

©IFHA

Michael Falser, Monica Juneja (dir.), *Kulturerbe und Denkmalpflege transkulturell. Grenzgänge zwischen Theorie und Praxis*

Bielefeld : transcript Verlag, Architekturen, 2013, 370 p., 34,80 €

Hélène Ivanoff

Issu des recherches menées depuis 2009 par l'association *Arbeitskreis für Theorie und Lehre der Denkmalpflege* et d'un colloque tenu en 2011 par le cluster *Asia and Europe in a Global Context* en coopération avec la chaire d'histoire globale de l'art de l'Université Karl Ruprecht d'Heidelberg, le livre a pour ambition de proposer une nouvelle approche méthodologique transculturelle, appliquée ici à l'architecture et à l'histoire de l'art. D'après Monica Juneja et Michael Falser, la transculturalité serait un outil analytique permettant de rompre avec une conception statique de la culture, définie comme une entité homogène et fixe, déterminée par des critères ethniques, religieux, ou nationaux – conception en grande partie héritée du XVIII^e et du XIX^e siècle et de la construction des États-Nations. Venu de l'anthropologie cubaine de Fernando Ortiz et plus récemment de la philosophie de Wolfgang Iser, ce concept permettrait d'échapper à la taxinomie et aux jugements de valeurs occidentaux, de mettre en question les unités territoriales et sociales établies, d'étudier les cultures de façon dynamique, de l'intérieur, comme le lieu d'interactions de différentes stratégies d'acteurs.

L'histoire transculturelle de l'art permettrait une étude plus critique et approfondie du cosmopolitisme ou d'autres notions semblables, difficilement saisissables, comme le métissage ou l'hybridité, qui sont devenues des concepts-clés de la globalisation moderne. Fortement influencée par les études postcoloniales d'Homi K. Bhabha et d'Arjun Appadurai et par l'histoire de l'art d'Hans Belting, elle est ainsi centrée sur les processus de circulation, d'appropriation, de médiation, de traduction, de réinterprétation, de nouvelle figuration, de resémantisation mais aussi de délimitation

et de résistance apparaissant dans les contacts, les échanges et les transferts entre les cultures. Refusant une présentation essentialiste des identités et des altérités, elle met en valeur les acteurs et analyse leurs stratégies et leurs réseaux à différentes échelles – locales, nationales et internationales – dans un contexte historique donné. Afin d'apporter un nouveau regard sur la nation, la culture ou l'identité, l'histoire globale de l'art s'interroge ici sur la notion de patrimoine et les politiques de protection et de restauration, à partir de la transculturalité des artefacts (les objets produits et créés par l'homme), des sociofacts (les manières dont les hommes organisent leur société et se réfèrent à autrui), et des mentefacts (les idées, les croyances et les valeurs d'une société).

Dans l'analyse des artefacts transculturels, Monica Juneja étudie par exemple le cas du Qutb Minar de Dehli, minaret de l'une des plus anciennes mosquées indiennes, élevé sur les ruines de temples bouddhistes, entré dans le patrimoine mondial de l'UNESCO : elle caractérise cette zone de contact eurasiatique, ces politiques patrimoniales et ces lieux de mémoires de transculturels. Selon Carola Jäggi, les spolia – artefacts provenant d'anciens bâtiments et réemployés dans de nouvelles constructions architecturales – participent également de cette perspective transculturelle. L'étude de Johannes Cramer porte, quant à elle, sur un patrimoine divisé entre l'Allemagne et la Jordanie : le palais de Mschatta dont la façade, offerte en 1903 à Guillaume II, est exposée au *Pergamonmuseum* de Berlin, tandis que la reconstruction de ce monument sur son lieu originel a été entreprise en 2011. Michael Falser s'intéresse au « processus de traduction » entre les cultures et à l'apparition de nouvelles techniques et artefacts, tels les moulages en plâtre du temple d'Angkor Wat, exposés à la fin du XIX^e siècle à Paris et Berlin, qualifiés de substitution transculturelle. Renato D'Alençon attire l'attention sur les transferts architecturaux entre l'Allemagne et le Chili de 1852 à 1875, soit pendant une période de forte émigration allemande en Amérique latine.

La deuxième partie se consacre aux sociofacts, soit aux structures sociales de la culture – famille, ethnie, État – et à la façon dont elles informent le patrimoine. Plusieurs contributions étudient ici l'implantation de l'architecture allemande dans les colonies et sa réappropriation par les sociétés postcoloniales, que ce soit en Namibie (Ariane Isabelle Komeda), dans les îles Samoa (Christoph Schnoor) ou à Qingdao (Gert Kaster). Sont également abordées les conceptions transnationales du patrimoine en France et en Allemagne au XIX^e siècle (Frauke Michler), l'histoire transculturelle des politiques de protection patrimoniale en Croatie (Franko Coric), ou la construction de la notion de patrimoine à Mexico (Georg Mybaum).

Enfin dans l'analyse des mentefacts transculturels, Katharina Weiler met en évidence la persistance de certains *topoi* dans les politiques patrimoniales en Inde, tels ceux d'« authenticité » et d'« artisanat », de leur création par les autorités coloniales britanniques à leur réappropriation dans le contexte postcolonial. À partir de l'exemple des écrits des ethnologues allemands Leo Frobenius et Elisabeth Krämer-Bannow, Winfried Speitkamp montre comment les représentations actuelles du patrimoine en Afrique ou en Océanie résultent d'échanges transculturels s'effectuant sur la longue durée. Certains concepts et pratiques de mise en valeur du patrimoine, tels celui de la topographie des monuments (Claus-Peter Echter), de la construction juridique de la notion de patrimoine culturel (Ernst-Rainer Hönes) ou l'émergence du concept de patrimoine mondial (Jukka Jokilehto), semblent aussi particulièrement propice à une analyse transculturelle.

Dans la lignée des études d'histoire globale, ces chercheurs ont pour mérite de faire place à des zones oubliées ou considérées comme périphériques par l'histoire de l'art en Europe. Ils mettent en lumière l'entrelacement des sociétés et le caractère hétéronome des cultures, que notre époque contemporaine aurait révélé sous l'effet de la mondialisation. Cependant, l'analyse perd de sa pertinence lorsque la transculturalité se confond avec la transnationalité, l'interculturalité ou le syncrétisme culturel. Quand cette nouvelle approche propose au contraire de se placer au-delà des cultures, d'éclairer les identités plurielles de groupes sociaux variés à différentes échelles, et met l'accent sur les processus d'acculturation et de réappropriation culturelle, elle parvient à renouveler l'histoire des transferts culturels. Cette conception transculturelle de l'histoire de l'art implique alors une transdisciplinarité, en prenant entre autre en considération les savoirs et méthodes de l'histoire culturelle, de la sociologie et de l'anthropologie.

INDEX

Index chronologique : Neuere und Neueste Geschichte

Thèmes : Kunstgeschichte, Kulturgeschichte, Mentalitätsgeschichte

AUTEUR

HÉLÈNE IVANOFF

Centre Georg Simmel, CNRS-UMR 8131, EHESS